Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 16 (1948)
Heft: 7

Artikel: Proust [fin]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569145

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les inspecteurs-chefs Reynaud et Louesdon passaient par là, entendirent et „enchristèrent" le trio.

— Ben quoi! s'étonna Lulu, le chef de bande. On voulait ramener dans le droit chemin ces vieux saligauds... On est pour la morale, nous autres!

PROUST

Suite et fin

On admirera, on estimera toujours l'oeuvre de Proust, bien qu'on la dise enchevêtrée à l'excès, désordonnée, tirebouchonnée, touffue, surchargée de détails futiles. Trop de „que" dans son écriture, disent les puristes, trop de propositions subordonnées, d'incidents, d'associations d'idées en colliers, de broderies arachnéennes, de répétitions même. Proust ne sera jamais une lecture pour débutant, et je crois que si l'on veut éviter d'être déçu, il faut l'approcher avec circonspection et beaucoup de prudence, à pas comptés. Un fil d'Ariane s'impose pour être à même de suivre sa pensée et son récit tout au long des méandres infinis et des virevoltes de la phrase; pour lire une page de Proust, trois fois plus de temps est nécessaire que pour une page de Gide. Ceux-là seuls qui communient avec l'artiste lui restent fidèles jusqu'au bout du livre; une accoutumance s'impose pour ne pas être rebuté. Ses phrases, longues souvent de plusieurs pages, sont ainsi faites pour enfermer en une seule fois une idée complète et très longuement développée, des personnages, leurs réactions et évolutions, et même le paysage. Qu'apporte-t-il de nouveau, ce Proust unique en son genre, critiqué autant qu'admiré? Quel est son charme, son secret, sa personnalité, ce par quoi il se distingue? Il est avant tout original et novateur. Il analyse nos émotions les plus fugaces avant qu'elles ne se soient évanouies, avant même qu'elles ne soient bien nées; il atteint, par l'intuition, nos sentiments les plus secrets et inavoués; de sa pénétration en profondeur jaillit une philosophie spontanée, apparentée à celle de Freud; dans ses développements, l'intelligence a toujours le pas sur la clarté, raison pourquoi nous trouvons, à tord du reste, l'artiste obscur et inintelligible; il avance sur place; il force des secrets, des mystères qu'on ne faisait que soupçonner; il draine les tréfonds de l'âme avec un fil d'araignée, sans provoquer de remous ni de puanteurs; il exprime l'inexprimable, le jamais vu ni jamais entendu. Cela exigeait naturellement un style nouveau, adapté au long cheminement souterrain de la pensée, un style surchargé de mots et de mots, comme ces dessins de Vinci surchargés de lignes, d'où finit cependant par ressortir le seul trait idéal, un style enfin qui déjà par sa forme, exprime bien la multiplicité des divers aspects d'une idée, ses développements infinis et infinitésimaux. Vu sous cet angle, Proust devient le grand écrivain que je voudrais vous faire aimer, l'artiste dont la gloire n'est pas usurpée. Si l'affabulation de ses romans peut paraître futile et vaine, si les pirouettes et les entrechats des personnages très spéciaux (quoique du grand monde) dont il s'est fait le narrateur, n'atteignent pas aux larges silhouettes d'une épopée à la Balzac, Swann, de Charlus, de Guermantes, Vinteuil, Albertine, Morel, Saint-Loup, de Cambremer, Bloch, Andrée, Verdurin, Cottard, Bergotte, Saint-Euverte et d'autres, n'en sont pas moins des hommes et des

femmes comme vous et moi, intéressants parce que compliqués, compliqués parce que vrais, vrais parce que humains, humains parce que misérables, misérables parce que faits du même limon que vous et moi. Ainsi, ne jugeons pas à la légère un écrivain, un romancier tel que Proust. Entre son grand mystère et notre pauvre compréhension, il y a plus de rayonnante clarté qu'on ne peut imaginer, comme aussi entre la terre et le ciel, il y a infiniment plus de choses que notre pauvre intelligence ne peut en concevoir.

Si Proust n'avait pas été un homme dans toute la grandeur du terme, il n'aurait pas, lui le premier, mis à nu et à vif le problème de la sodomie, problème jamais abordé jusqu'alors (le marquis de Sade mis à part), par crainte des conséquences et du „qu'en dira-t-on". Ah! la sodomie, a quoi chacun pensait, sans jamais oser en parler, même entre intimes. Fallait-il du courage pour se permettre de soulever la question délicate entre toutes, d'agiter le grelot maudit. Et cependant, quel soulagement pour nombre d'entre „nous" d'apprendre que le „mal" (si mal il y a) prospère et s'étale partout, se rit des frontières politiques et sociales, des familles, des églises, du sexe, de l'éducation, de la fortune, de l'état-civil, de tout, de tout, qu'il se rit même de la prison et de la guillotine, que les sodomites (et non pas sodomistes) sont légions, quoique à des degrés de „maladie" différents, que vouloir éternellement ignorer la chose est aussi dangereux pour la santé publique que de ne pas désinfecter une plaie ouverte, que punir les sodomites et les vouer aux gémonies est une atteinte criminelle, non seulement au droit naturel à la vie et à la liberté, mais encore au commandement divin: „Tu ne tueras point", sans compter que c'est une erreur, une injustice et une idiotie. Mais venons-en aux fameux trois volumes de „Sodome et Gomorrhe", qui font date en littérature, comme le „Candide" de Voltaire et le „Disciple" de Bourget. Proust différencie ingénieusement l'amour dit normal de celui dit sodomite. Dans le premier, l'union est complète entre le sentiment et l'acte; aucune gêne ni aucune retenue ne limite son plein épanouissement. Dans le second, par contre, il y a divorce entre le sentiment d'amour, mis sur un plan idéal, et l'instinct sexuel, violenté et empêché de s'exprimer librement, par des sentiments de crainte, de honte, d'infériorité. Le premier est un vainqueur, claironnant et respecté; l'autre est une sorte d'amour de deuxième cuvée, tel un nègre vis-à-vis d'un blanc, incertain de son bon droit, toléré clandestinement. Malgré notre orgueil de modernes, nos découvertes et nos progrès, nous sommes loin de la fine intelligence grècque du grand siècle de Périclès, qui non seulement admettait, mais encore honorait „notre" manière d'aimer, qu'on nommait alors amour grec, amour socratique, du nom vénéré du plus grand penseur de tous les temps. Toujours selon notre auteur, l'amour n'existe pas en soi; il n'est que notre propre désir, il est en nous. Le difficile est de trouver l'objet qui réponde à notre amour (bien dit — Réd.), le provoque et le consume. Pour Marcel Proust, l'inversion sexuelle est un fait pathologique qui concerne non pas le juge mais le psychiâtre — fait pathologique et nerveux qui ne modifie en rien la psychologie de l'individu. La passion de l'inverti est la même que celle de l'homme dit normal, en ce sens qu'elle se heurte, comme toutes les passions amoureuses, aux écueils de l'anxiété et de la jalousie, qu'elle connaît les serments éternels et sans lendemain, le don de soi jusqu'au sacrifice, les égarements de la conscience. Sur la jalousie en particulier, Proust a des aperçus d'une profondeur inimaginable. Mais l'inverti (pour

revenir à lui), encore plus malheureux que l'homme normal en général, maudit la société contre laquelle il est obligé de se défendre, de cacher ses plus chères, ses plus profondes et émouvantes aspirations et de lutter dans l'hypocrisie plus que personne pour son bonheur. L'inverti est donc bien une victime, contrainte de surveiller sans répit ses paroles et ses regards, de donner continuellement le change. L'amour réciproque, c'est-à-dire partagé, déjà si rare chez les êtres normaux, devient tellement exceptionnel pour les sodomites, qu'ils en sont le plus souvent réduits à chercher dans les milieux de la prostitution, des illusions qui appaisent malgré tout leurs besoins d'épanchements sentimentaux. L'habitude des amours vénales, par les facilités qu'elles offrent, efface progressivement en eux les possibilités même de la passion réciproque. L'argent devient le mode naturel de satisfaction de leur amour; par l'argent, ils contentent leurs désirs, et bientôt des désirs de plus en plus anormaux. „Sodome et Gomorrhe" grouille de types d'invertis croqués sur le vif: les couples de Charlus et Morel, Saint-Loup et de Cambremer, Melle. Vinteuil et Albertine, Jupien, tenancier d'une maison spéciale où fréquente le Baron, maîtres et valets, et j'en passe, laissant à mes lecteurs le plaisir de découvrir l'oeuvre et d'en suivre les péripéties abracadabrantes, comme sont toujours les péripéties amoureuses. Tous ces êtres, vus en public et en privé, en vêtements de cérémonies et en chemise, réagissent différemment devant l'amour, exactement tels que nous tous, selon notre tempérament personnel ou notre situation sociale — les „grands", plus compliqués et pervertis, les „petits", plus simples et naturels. A les regarder vivre, on finit par ne plus s'identifier à eux, par les observer d'un oeil de clinicien, indifférent et supérieur. On s'instruit sans s'exciter, preuve que „Sodome et Gomorrhe" n'est pas pornographique.

Quelques lignes me suffiront pour terminer ce portrait de Proust, comme aussi quelques pages lui suffisaient pour résumer et conclure ses romans les plus tirés en longueur. Et de même que Proust „retrouvait son temps" à décrire la vieillesse déclinante de ses héros, la fuite inéxorable du temps, de même je „retrouve mon temps" (que j'espère ne pas avoir trop perdu) à vous parler de ses dernières années, belles de gloire. Mais aussi années de misères physiques, de maladies, de regrets d'avoir à quitter la scène du monde au moment où, toutes chandelles allumées, elle vous met en vedette, regrets surtout de ne pas avoir terminé l'oeuvre commencée. La gloire, qui s'était donnée à lui sans restriction, lui fut douce au suprême degré, parce qu'elle s'était fait longtemps attendre et désirer. Ses amis, je vous l'ai dit, étaient innombrables, parmi lesquels beaucoup de jeunes et de fervents. Bergson, Gide et d'autres s'honoraient de points philosophiques et esthétiques communs avec le père de „Swann". Les salons surtout, ces fameux salons qui furent longtemps sa préoccupation dominante, ne juraient (ô! poliment) que par lui et pour lui. Et Proust, snob jusqu'au dernier soupir, pouvait se prendre un peu, tel le nombril de Bouddha, pour le centre du monde ... où l'on s'ennuie. Cependant les forces déclinent, le sommeil fuit, des narcotiques s'imposent, toujours plus actifs et plus malfaisants au pauvre corps endolori. Proust refuse le secours des médecins, par manque de confiance. „Les yeux brillants de fièvre se sont creusés: nous dit Pierre-Quint, le nez est pincé, les joues flasques et mates. La vie se retire lentement de cette loque humaine, pour se réfugier vers les hauteurs tranquilles de la pensée, restée lucide jusqu'au bout". Croit-il en Dieu? Pas même, ou du

moins pas de manière orthodoxe, paraît-il. Fils d'un catholique et d'une juive, il considère le problème divin avec circonspection et distance, par respect pour l'un de ses parents et par immense amour pour l'autre, dont il ne veut pas courir le risque d'être séparé dans l'éternité de l'au-delà, si son Dieu n'était peut-être pas à même de faire son salut; éternelle position incommode de ceux issus de religions différentes. Sans force pour écrire, il dicte quelques derniers billets de politesse d'une voix toujours plus faible ... et qui s'éteint doucement en novembre 1922. Il est dans sa 52e année. Que restera-t-il un jour de l'oeuvre immense et abstruse de Proust? de cette philosophie du „temps perdu"? Lequel de ses romans surnagera de l'oubli — où finissent par sombrer chefs-d'oeuvre et navets? Lequel de ses personnages aura plus longue vie? Je ne crois pas me tromper en pensant que le nom de Proust n'est pas près d'être oublié, ni celui de „Swann", son fils selon l'esprit. Mais le vrai titre de noblesse intellectuelle de Proust restera, j'en suis certain, sa courageuse intervention dans le dramatique problème de la sodomie. S'il n'a pas pris parti (pour ne pas se découvrir — comme chacun de nous aurait fait), il a au moins exposé la chose dans toute sa crudité, dans toute sa nudité, belle ou laide, suivant de quel bord on est. Et c'était déjà beaucoup, c'était même tout, à notre triste époque, plus menteuse qu'aucune autre.

Dans une lettre datée de 1913, Proust écrit à Grasset: „J'aimerais beaucoup que mon livre vous plût". Et moi j'ajoute, à l'adresse de mon lecteur: J'aimerais beaucoup que mon récit vous plût.

Bichon.

Zum Mordprozeß Wipf

des schweizerischen Henkers im S.S.-Konzentrationslager Hinzert

Die Tagespresse notiert:

Der amtliche Verteidiger versah die Schlußfolgerungen des psychiatrischen Experten mit einigen Fragezeichen: „Ich kann mir nicht vorstellen, daß ein Mann, der als haltloser und triebhafter Psychopath, als chronischer Trinker und endlich als Homosexueller bezeichnet wird, in bezug auf seine Zurechnungsfähigkeit noch als vollwertig taxiert werden kann."

Bericht aus dem Schwurgericht in Zürich.

Wir notieren:

Den schweizerischen Geschichtsschreiber Johannes von Müller (1752 bis 1809), Zeitgenosse Goethes, Historiker allerersten Ranges, von dem in der „Bundesfeier-Buchreihe" Hans A. Wyß schreibt: „... Ein lebhaft strebender, sammelnd-regsamer Geist steht vor uns, von jung auf geschult an den Sprachmeistern der Antike und ihrem staatsbürgerlichen Sinn, nicht umsonst der Freund von Tronchin, Heinse, Humboldt und Fichte: auf das Wesentliche